

De l'eau sous les ponts.

Le monde est rempli d'histoires qui n'attendent qu'une chose : que quelqu'un les recueille et les raconte.

Cette phrase de ma première éditrice, Geneviève Brisac, m'accompagne depuis des années.

Elle va à l'essentiel en soulignant combien nous autres, petits humains, avons besoin d'entendre, de lire, d'imaginer et d'écrire des histoires. De l'enfance à la vieillesse, elles nous fabriquent.

Sans que je comprenne très bien comment, raconter est devenu mon métier. Mais si je vous dis qu'un jour, j'ai construit un pont sur la Loire, certains vont m'accuser de leur raconter des histoires.

Et pourtant... Il était de dimensions modestes, c'est entendu, mais un pont est un pont et le mien enjambait bel et bien la Loire.

J'étais en compagnie de deux de mes petits-fils, Simon & Marcel. Respectivement huit et cinq ans à l'époque.

Cet été-là, nous avons loué en Ardèche une maison dont le jardin donnait sur une rivière tapissée de galets et parsemée de libellules. Le village s'appelait Usclades et Rieutord, quant à la rivière, c'était la Loire.

Une jeune Loire débutante qui n'était encore passée par aucune ville et n'avait baigné aucun château. Une ébauche de Loire qui ne soupçonnait pas qu'elle allait s'achever près de mille kilomètres plus loin en un estuaire large comme un fleuve tropical.

Ses sources n'étaient qu'à quelques minutes de là, au pied du mont Gerbier de Jonc. Un mont qu'avec ma compagne, Simon et Marcel, nous avons vaillamment escaladé. 1551 mètres. Les pierres du chemin roulaient sous nos pas et à mesure

que nous grimions, une brume de plus en plus tenace se refermait sur nous. Nous avons déboulé au sommet cernés par un épais brouillard.

Des générations de randonneurs avaient dressé là tout un petit peuple de cairns qui surgissaient de la grisaille comme autant de totems dédiées aux esprits de la rivière. Nous étions seuls, le brouillard étouffait nos bruits et le sentier s'effaçait à mesure que nous marchions. Les cairns vaporeux nous guidaient et les enfants étaient médusés par tant de mystères. Voire même un peu inquiets. Nous aussi.

Allions-nous retrouver le chemin du retour ?

Les esprits de la rivière nous y ont aidés et dès le lendemain, nous avons décidé de les remercier en construisant un pont au bout du jardin. Nous allions traverser la Loire à pieds secs.

Nous avons entassé des galets polis par le courant et des branches décapées par le dernier hiver, nous les avons empilés, assemblés, entassés, ficelés, calés... Notre affaire avait l'air de tenir à peu près et du haut de ses cinq ans, Marcel a inauguré le pont en nous adressant de grands gestes depuis l'autre rive. L'aventure commençait là.

Mes petits-fils n'ont rien oublié de cette randonnée ni de ce pont. Ils en reparlent chaque été. Cette histoire fait désormais partie de la leur. Elle n'est qu'un minuscule fragment de toutes celles qui vont peu à peu construire leur vie et peut-être raconteront-ils plus tard à leur propres enfants comment un jour, ils ont bâti un pont sur la Loire.

À l'autre bout du fleuve se dressait un tout autre pont. Celui que vous connaissez, inauguré quarante-quatre ans plus tôt, haubané comme un navire et tendu comme un arc au-dessus de l'estuaire. Je l'ai traversé à plusieurs reprises ces

jours derniers, alors qu'il surgissait des brumes du fleuve comme un gigantesque reptile préhistorique. À chaque fois surpris par son gigantisme.

À ses pieds, on devinait les projecteurs des chantiers de l'Atlantique, leurs portiques monumentaux et la silhouette colossale d'un paquebot en construction. La "*Ville flottante*" du vieux Jules Verne devenait soudain bien réelle et tout semblait démesuré.

J'ai vu d'autres estuaires...

Celui de la Gironde quand j'étais enfant, et celui du Saint Laurent pour y apercevoir des baleines.

J'ai traversé d'autres ponts...

Le pont Champlain au-dessus la rivière des Outaouais, par un jour de blizzard, de vertigineux ponts de cordes au Népal, le pont Marie qui porte le nom de ma chérie et le pont Mirabeau sous lequel coule la Seine et nos amours.

Mais voilà que depuis un mois, nous entendons parler de ponts autrement menacés et menaçants. Des ponts chargés de peurs et de pleurs. Des ponts détruits par des bombardements, des ponts minés, que des soldats ukrainiens font sauter pour retarder l'avance de l'armée russe...

À Irpin, Kharkiv ou Odessa, la trouille au ventre, des familles, des vieillards, des hommes et des femmes tentent de les traverser pour fuir la guerre.

Des enfants aussi. Des enfants de l'âge de Simon et Marcel. Des enfants de l'âge de ceux que j'ai rencontrés ces derniers jours dans les écoles et les collèges, au nord comme au sud de l'estuaire.

Dans certaines de ces classes, quelques-uns restaient muets, et regardaient autour d'eux comme s'ils avaient tout à découvrir. Ces enfants arrivaient tout juste de

là-bas. Je veux dire qu'ils arrivaient d'Ukraine. Un pays que peu d'entre nous auraient pu situer sans hésitation sur une carte, voici quelques jours encore.

Avec leurs mères et leurs frères et sœurs, ils avaient mis quatre, cinq ou six jours pour arriver jusqu'ici. Ils avaient marché et pris des trains bondés, ils avaient traversé des villes, passé des frontières et franchi des ponts. Les pères, eux, étaient restés pour combattre.

À l'inverse, m'a-t-on dit, plusieurs centaines d'ouvriers ukrainiens travaillent ici, sur le chantier naval, à l'ombre du pont. Étrangement, la guerre a permis à quelques-uns de ces enfants fuyant leur pays de retrouver un père qu'ils n'avaient pas vu depuis des mois... Mais certains de ces hommes envisagent maintenant de repartir là-bas pour se battre aux côtés de ceux qui sont restés.

La guerre, la peur et les bombes font désormais partie de l'histoire de ces enfants. D'une façon ou d'une autre, elles construiront une part des adultes qu'ils vont devenir. Et plus tard, peut-être raconteront-ils à leur propres enfants comment un jour ils n'ont eu d'autre choix que de traverser un pont hérissé de ferraille et transpercé de mitrailles. Peut-être leur raconteront-ils comment ils se sont réfugiés au pied d'un pont immense qui traversait la Loire.

Mais à coup sûr, ils ne raconteront pas les mêmes histoires que mes petits-enfants, leurs souvenirs n'auront pas le même goût, mais ils devront les raconter. Sinon qui le fera ? Et que deviennent les histoires que personne ne raconte ?...

Xavier-Laurent Petit